

[Enregistré en conformité de l'acte concernant les droits d'auteur de 1868.]

LE CHEVALIER DE MORNAC

CHRONIQUE DE LA NOUVELLE-FRANCE

(1664)

PAR JOSEPH MARMETTE

(Suite.)

—De l'eau-de-feu ! s'écria Griffé-d'Ours dont les traits s'animaient aussitôt. Il ne nous manquait plus que cela pour notre festin, dit-il aux siens.

—Nous y avons pensé, répondirent les Sauvages, et chacun, ce soir, en aura sa part.

—Oah ! repartit Griffé-d'Ours avec satisfaction. Notre frère blanc partagera-t-il avec nous le grand repas à tout manger ?

—Je le voudrais bien, répondit Joncas, mais je dois être de retour à Orange durant la nuit, et il faut que je parte tout de suite.

—Mon frère est libre de s'en aller quand il voudra.

Joncas s'inclina sans répondre, et, ses échanges faits, demanda qu'on l'aiderait à emporter ses emplettes jusqu'au canot.

On s'empressa de l'obliger.

Quand il eut placé ses effets sur l'embarcation, il salua de la main tous ceux qui l'avaient escorté, s'assit à l'arrière de sa pirogue qui se mit à descendre aussitôt le courant et disparut au prochain détour de la rivière.

Joncas suivit ainsi le fil de l'eau près d'une demi-lieue au dessous de la bourgade. Là, bien sûr qu'on ne pouvait plus le voir et qu'il n'était pas épié, il s'orienta. Sur la rive gauche il reconnut un gros arbre qu'il avait remarqué. A trois reprises il imita le cri strident et cassé du martin-pêcheur.

Du massif d'arbres qui bordaient la rive le même signal répondit au sien, et Joncas poussa son canot vers le bord qu'il atteignit en quelques coups d'aviron.

La tête et le corps nu d'un Sauvage sortirent d'une touffe de broussailles.

—Le Renard-Noir est-il fatigué de m'attendre ? demanda Joncas.

—Un vrai Huron ne connaît pas la fatigue, répondit fièrement le Sauvage. Mon frère a-t-il réussi ?

—Oui. L'eau de feu coulera pendant le festin de cette nuit.

—Andeyu ! (Voilà qui est bien.)

—Cachons le canot sous ces branchages et dépêchons-nous d'emporter tout cela.

Dix minutes plus tard ils s'enfonçaient dans la forêt.

Chargés d'effets, ils n'allaient que lentement et vu qu'il leur fallait tourner au loin le village pour ne pas être aperçus, l'obscurité du soir descendait sur la forêt quand ils pénétrèrent dans la grotte. Joliet les y attendait le mousquet au poing tout en prêtant l'oreille aux rumeurs inaccoutumées qui venaient de la bourgade.

—Il paraît que les réjouissances ont commencé là-bas et que mon eau-de-vie dégourdit ces gredins, remarqua Joncas. Tout va bien, monsieur Louis, et il est probable qu'à cette nuit, vos amis seront libres. Mais, dites-moi donc un peu, cette caverne a bien changé de façon, depuis que je suis parti. Pourquoi cette pierre coupe-t-elle maintenant le souterrain en deux ?

Joliet lui exposa que ce quartier de roc s'était affaissé pendant le tremblement de terre de la nuit précédente.

Joncas s'en approcha et hocha plusieurs fois la tête.

—Enfin ! dit-il, prenons d'abord une bouchée. Nous porterons ensuite ces fourrures et ces souliers au fond de la caverne, avant de nous glisser vers le village.

Pendant leur frugal repas, ils discutèrent de nouveau le plan qu'ils avaient formé pour l'évasion des captifs. L'on ne se leva que lorsque chacun eut sa part de l'exécution bien marquée d'avance.

Le Renard-Noir se pencha un instant hors de la grotte et prêta l'oreille aux rumeurs confuses de la nuit.

—Le festin est commencé, dit-il ; le village est plus paisible.

—Dépêchons-nous alors, repartit Joncas ; la nuit est assez faite pour que nous nous approchions de la bourgade. Glissez-vous au fond de la caverne avec M. Joliet. Vous recevrez les ballots à mesure que je vais vous les passer.

Joliet et le Huron se traînèrent sur les genoux et les mains, sous la pierre menaçante et Joncas se mit à leur pousser les marchandises qu'il s'était procurées à Agnier. Ses deux compagnons les tiraient de leur côté pour les placer ensuite au fond de la grotte.

Il ne restait plus qu'un gros paquet de fourrures. Joncas qui se hâtait et ne voulait point perdre de temps à le défaire crut que ce dernier pourrait passer comme les autres. Il l'introduisit sous la pierre. Le ballot n'y pouvait entrer qu'avec effort.

Joncas s'arc-bouta sur le sol et poussa fortement. Joliet et le Renard-Noir tiraient aussi vers eux.

Le ballot passa, mais non sans arracher une couche de terre et de cailloux d'une des parois

de la grotte, immédiatement au-dessous de la pierre.

—Hein ! fit Joncas, en se traînant à son tour sous l'arche sombre pour rejoindre ses amis, cela a passé tout juste.

Son corps se trouvait dans la partie intérieure de la grotte ; mais par malheur, en passant, il accrocha du bout de son pied une pierre qui, seule, retenait faiblement le rocher suspendu.

Un craquement sourd retentit. Joncas bondit vers le fond de la grotte, tandis que l'énorme roche s'affaissait avec fracas sur le sol en bouchant tout à fait l'entrée de la caverne.

Trois cris d'angoisse qui n'en firent qu'un seul éclatèrent dans le souterrain sourd.

Sans se parler, les trois hommes se ruèrent d'un commun élan sur cette muraille de granit pour profiter du mouvement qu'elle avait encore afin de la renverser sur elle-même.

Le rocher ne s'en enfonça que plus avant dans la terre et garda une terrible immobilité.

Dix chevaux ne l'eussent pas fait bouger d'une ligne.

—Mon Dieu ! que va-t-elle devenir ? s'écria Joliet en se tordant les bras.

—C'est par ma faute ! malédiction, rugit Joncas. Et eux qui nous attendent !

—Le Grand-Esprit les abandonne, dit froidement le Sauvage.

Et il s'assit consterné.

La première pensée de ces trois hommes dévoués avait été pour leurs amis qu'ils ne pouvaient plus secourir.

La seconde, plus poignante, plus atroce encore, leur montra la mort horrible que les attendait eux-mêmes dans les entrailles de ce rocher fermé sur eux comme le marbre d'un tombeau.

CHAPITRE XVIII.

UN GALA IROQUOIS.

Dans la cabane de Griffé-d'Ours, la plus grande du village, étaient réunis ce soir-là trois cents guerriers Iroquois.

Il n'y avait pas de femmes avec eux, car elles faisaient généralement leurs festins à part.

Le vacarme était à son comble. La danse dont la coutume faisait toujours précéder un grand repas, tirait à sa fin et acquiesçait un entrain, un délire, une furie à donner le vertige.

Chacun avait d'abord dansé seul en célébrant les exploits de ses ancêtres et les siens propres. Cela avait duré deux heures.

Maintenant l'assemblée toute entière se tenait par la main et tournait en sautant avec des hurlements de joie, dans une ronde échevelée.

Sous le vaste ouïgouam à demi éclairé par de méchantes torches de bois résineux, on voyait tourner une longue chaîne d'hommes aux mains enlacées. Ils étaient nus et ainsi frénétiques et hurlants, ils avaient l'air, dans cette demi-obscurité, de démons célébrant quelque saturnale dans l'abîme maudit.

Mêlée à cette foule délirante vous auriez pu distinguer, à chaque tour de la ronde, une figure étrange, au milieu de laquelle une longue moustache en croc produisait le plus curieux effet parmi les tatouages dont les joues étaient bigarrées. Le corps qui surmontait cette drôle de figure n'aurait pas moins attiré votre attention par les gambades extravagantes auxquelles il se livrait. A force d'adresse et de dislocation, sa danse prenait un caractère tellement original et fantastique que tous ceux qui le pouvaient bien apercevoir en riaient aux larmes.

Que l'on veuille bien m'en croire ou non, mais, sur mon âme, c'était le chevalier du Portail de Mornac qui se livrait, à sa manière, au noble exercice de la danse.

—Ah ! grommelait-il entre deux gambades, vous vous croyez forts en gymnastique. Eh bien ! sauvages que vous êtes, je m'en vais vous montrer un peu, moi, ce que peut faire un cadet de Gascogne après deux ans d'assiduité à l'académie de Paris. Tra-deri-dera ! chantait-il en effleurant du bout du pied l'œil de son voisin de droite. Zim-la-hi-tou, paf !

Et son talon s'en allait caresser le menton de son suivant de gauche.

Tout cela avec des cabrioles, des gestes et des sauts impossibles.

Savez-vous quelle était la pensée dominante de tous ceux qui le regardaient ? C'est qu'il eût vraiment été dommage de brûler complètement la veille un si joyeux diable qui, après tout ne causait de mal à personne et faisait rire tout le monde.

La vitesse de la ronde augmentait. Ce n'était plus une danse, c'était une course folle, furibonde.

Le sang fouetté par ce violent exercice, le cerveau échauffé par le tournoiement rapide et prolongé, les danseurs étaient pris de vertige ; et la bande hurlante allait de plus en plus vite.

Mornac en était arrivé à ne pouvoir plus battre le moindre entréchat et c'est à peine s'il avait la satisfaction de lancer parfois son pied dans le nez d'un voisin. Il était soulevé, entraîné, balayé comme un fétu de paille.

Enfin il sentit le vertige l'empoigner à son tour.

Etourdi, ébloui, aveuglé, il se laissa tout à fait aller à l'élan général et ferma les yeux.

Longtemps il fut ballotté dans ce tourbillon irrésistible qui l'emporait sans presque lui laisser toucher du pied la terre.

Il était déjà navré, étouffé presque par le manque d'air et la vélocité du mouvement, lorsqu'enfin la longue chaîne circulaire des

danseurs, oscillant deux ou trois fois sur elle-même, se rompit et s'abattit de ci et de là, haletante, épuisée, stupide.

Mornac qui n'avait plus la volonté de se tenir à rien, roula plusieurs fois sur le sol, mais d'une si burlesque façon que ceux qui le purent voir exécuter cette dernière cabriole, se tinrent les côtes à deux mains pour les empêcher de voler en éclats par la force du rire.

Le Gascon qui s'en aperçut en revenant à soi, se dit :

—Je crois, sandis ! que je joue passablement mon rôle et que le Renard-Noir serait content de moi s'il me pouvait voir.

Les danseurs se relevaient l'un après l'autre, encore étourdis et essouffés lorsque Griffé-d'Ours qui avait le premier recouvré ses esprits, s'écria :

—Vous êtes tous invités au banquet !

—Ho ! ho ! répondirent les assistants qui coururent chercher leurs ouragans ou écuelles d'écorce et leurs mikouannes ou cuillers de bois, qu'ils avaient, en entrant, déposées dans la cabane.

Ils vinrent aussitôt se placer au tour de vingt-cinq grandes chaudières où bouillaient et rôtissaient les viandes du festin.

S'il me fallait énumérer toutes les pièces de gibier et les poissons qui cuisaient dans ces chaudières et qui devaient être dévorés durant la nuit par ces trois cents diables d'affamés enragés, je n'en finirais plus et vous ne me croiriez pas ou seriez épouvantés.

Qu'il me suffise de dire qu'il y avait deux ours, dix castors, huit chiens, cent soixante-dix poissons énormes et de toutes espèces, et une infinité de volatiles, depuis l'oie et le canard sauvage jusqu'aux plus petits oiseaux ; sans compter les lièvres et les écureuils. Le tout cuisant à la fois, pêle-mêle, sans sel et sans épices.

Chacun des convives renversa son plat devant soi, et tous s'assirent en rond autour des chaudières, les jambes retirées sous le corps.

Griffé-d'Ours ordonna de descendre les chaudières qu'il fit mettre devant lui et dit à haute voix :

—Hommes qui êtes ici rassemblés, c'est moi qui fais le festin.

Ce à quoi ils répondirent tous du fond de leur poitrine :

—Ho !

—Le festin est composé de chair d'ours, repartit le chef.

—Ho-ô !

—De chair de castor.

—Ho-ô-ô !

—De chair de chien.

—Ho-ô-ô-ô !

—De gibier et de poisson.

—Ho-ô-ô-ô-ô !

Griffé-d'Ours, le distributeur, s'arma d'une longue et large cuiller et recueillit la graisse qui flottait sur le bouillon, à la surface de chaque chaudière. De cette huile chaude il remplit un grand plat d'écorce, en prit le premier plusieurs gorgées qu'il but avec autant de satisfaction apparente que si c'eût été du meilleur vin, et passa à ces convives le plat dont tous eurent leur part.

Puis Griffé-d'Ours prit les écuelles de chacun et se mit à distribuer les viandes le plus largement possible, passant à tour de rôle les ouragans bien garnis mais sans regarder qui il servait. Car toutes les parties du cercle que formaient les convives étant aussi courbées et par conséquent aussi nobles les unes que les autres, il n'y avait point de préséance à observer.

Il tirait à l'aide d'un bâton pointu, des quartiers entiers de venaison qu'il distribuait à chacun, réservant néanmoins pour ses amis les morceaux les plus friands qu'il leur présentait, comme marque de faveur, au bout du bâton.

A l'un auquel il passait la tête d'un castor, que l'on considérait chez eux comme la partie la plus délicate de cet animal, il disait :

—Mon cousin, voici ta tête.

A l'autre, en lui offrant une épaule d'ours, il disait encore :

—Mon cousin, voici ton épaule.

Personne ne songeait à se choquer de ces préférences qui étaient en usage.

Lors que chacun fut servi, Griffé-d'Ours s'assit à son tour mais sans rien prendre pour lui-même.

Son voisin de droite, choisit les meilleurs morceaux parmi ce qui restait et les lui présenta en disant :

—Chef, voilà ton mets.

A l'énumération de chacun desquels Griffé-d'Ours avait soin de répondre à son tour :

—Ho-ô !

A mesure qu'on avait été servi, le silence avait grandi de plus en plus dans la cabane. On ne parlait que le moins possible dans les festins à tout manger. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Bientôt l'on n'entendit plus que le bruit des mâchoires qui déchiraient à belles dents d'énormes bouchées de chair ; ou les susurrations des bouches avides aspirant le suc des viandes fumantes.

La grande bataille des estomacs était commencée.

Que le lecteur me pardonne cette scène d'un réalisme effréné. Mais le festin était chez les Sauvages une des plus grandes solennités, et je ne saurais la passer sous silence alors que nous ne sommes entrés dans la grande bourgade d'Agnier que pour étudier de près les mœurs de ses habitants.

Et qu'on n'aille pas croire que je charge ce

tableau de couleurs impossibles. Si l'on veut voir jusqu'où allait la glotonnerie bestiale des Sauvages, on n'a qu'à consulter les Relations des Jésuites (1634) où j'ai puisé les idées d'une partie du présent chapitre. L'on verra que j'ai dû rester en deça de la description du révérend chroniqueur, surtout quant à ce qui a trait aux suites de la voracité des convives.

Pendant une heure ce fut vraiment incroyable de voir l'énorme quantité de victuailles qui disparut des ouragans pour s'engloutir dans ces trois cents estomacs d'une effrayante élasticité.

A chaque instant retentissaient ces cris :

—J'ai fini ma tête.

—Ho-ô ! disait Griffé-d'Ours en recevant un écuelle vide. Eh bien ! voici ton jambon.

Et il renvoyait une cuisse d'ours.

—J'ai fini mon épaule hurlait un second qui jetait un regard glorieux sur les autres convives.

—Ho-ô-ô ! voici ta jambe.

Et l'ouragan retournait à l'infatigable manger avec un quartier de chien.

Il y avait une heure que durait cette goinfrie. Mornac, que Griffé-d'Ours avait, par bonheur, assez maigrement servi pour lui montrer qu'il ne l'estimait guère, s'escrimait tant bien que mal sur une carcasse de lièvre qu'il grignotait du bout des dents, mais sans s'arrêter pour ne point froisser la susceptibilité des convives. De temps à autre il jetait un regard sur Griffé-d'Ours et Vilarme qui avait été forcé d'assister au festin. Mais ce n'étaient que de furtifs coups d'œil. Il ne voulait point paraître préoccupé.

Son attention fut attirée bientôt sur l'un des plus hardis mangeurs qui venait, avec une évidente satisfaction, de renvoyer son écuelle au distributeur pour la troisième fois. Un murmure approbateur des convives avait accueilli cette demande et l'héroïque mangeur souriait béatement sous les regards d'admiration qui tombaient sur lui de toutes parts.

Il était tout rouge, non de molesie, veuillez m'en croire, mais de gourmandise surabondamment satisfaite. Ses yeux pleuraient et de petits ruisseaux de graisse lui coulaient doucement sur le menton.

La bouche encore pleine, il bégaya ces mots à plusieurs reprises :

—En vérité je mange ! En vérité je mange !

—Cap de diou ! qui pourrait en douter ! pensa Mornac, car il commençait à comprendre quelques mots d'iroquois. Voilà bien un rud'gaillard qui aurait pu tenir tête à Gargantua et à Grandgousier dont parle Messire le joyeux curé de Meudon ! Quel appétit, cadédis ! Voyons un peu comment il s'y va prendre pour attaquer ce troisième service. Oh ! l'ogre ! Sa faim redoublerait-elle à mesure qu'il dévore, comme Anthée qui, dit-on, reprenait de nouvelles forces à chaque fois qu'il touchait la terre !

L'entrain du mangeur était en effet incroyablement.

—Voilà toute ta jambe, lui avait dit Griffé-d'Ours en lui faisant parvenir un gigot de chien.

L'autre s'en était emparé à deux mains par un bout et déjà sa bouche et ses dents faisaient leur devoir de l'autre.

—Corne du diable ! se dit Mornac émerveillé, il me semblerait lui voir jouer de la flûte s'il n'allait un peu trop fort pour avoir longtemps bonne haleine !

Cette idée lui parut drôle et il ne put s'empêcher de rire.

Ses voisins levèrent la tête.

Griffé-d'Ours le regarda en fronçant les sourcils.

—Qu'est-ce donc qui cause la grande joie du visage pâle ? demanda-t-il à Mornac.

Celui-ci vit qu'il avait fait une sottise et son esprit inventif tâcha de détourner aussitôt l'orage que son inconvenance pouvait attirer sur lui.

—Je pensais, chef, dit-il, que je prenais tout en mangeant une gorgée d'eau-de-feu. Et il me semblait que cela augmentait mon appétit en égayant mes esprits. Cette seule idée m'a fait rire.

Il y eut un éclair dans l'œil de Griffé-d'Ours.

—Le blanc a raison, dit il aux convives. Il prétend que l'eau-de-feu nous ferait manger davantage et nous rendrait joyeux. Où est l'eau-de-feu ?

—L'eau-de-feu ! Oh ! l'eau-de-feu ! criaient tous les autres avec un tel entrain que la cabane en trembla.

—Voilà que ça mord ! pensa Mornac.

Son regard se croisa avec celui de Vilarme qui lui parut soudain plus méfiant. Quelques convives sortirent sur le champ et revinrent avec les barils d'eau-de-vie dont l'un avait déjà été ouvert et à moitié vidé avant le repas. Ce qui avait causé l'excitation peu ordinaire de la danse.

On vida le reste du premier baril dans un grand plat d'écorce à même lequel le chef but d'abord à longs traits et les autres convives après lui.

Ensuite de quoi le festin continua.

Les mâchoires reprirent leur rude besogne avec plus d'entrain que jamais. Seulement, au bout de quelques minutes, l'eau-de-vie agissant, les langues se mirent aussi de la partie et les conversations s'engagèrent.

Isolées d'abord, elles firent le tour du cercle comme une trainée de poudre qu'on enflamme, et devinrent aussitôt générales.